

## Sur deux ouvrages de René Char

Dominique Fourcade

Volume 10, numéro 4, juillet-août 1968

Hommage à René Char

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60311ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fourcade, D. (1968). Sur deux ouvrages de René Char. *Liberté*, 10(4), 99–120.

*sur deux ouvrages  
de René Char*

- *Commune Présence*, choix de poèmes.  
Préface de Georges Blin.  
(Gallimard, Novembre 1964, 328 pages, in 8° soleil).
- *Recherche de la Base et du Sommet*.  
Nouvelle édition augmentée.  
(Gallimard, Janvier 1965, 144 pages, in 8° soleil).

Si l'on excepte *Dehors la Nuit est Gouvernée*, dont l'édition la plus récente (G.L.M., 1949) est encore à l'ancien format in 16°, on peut, depuis quelques années, se procurer les grands recueils collectifs de poèmes de René Char dans le nouveau format in 8° soleil, qui favorise particulièrement la lisibilité des ouvrages. Ces recueils sont, comme on sait, *Le Marteau sans Maître* (José Corti, 1963<sup>1</sup>), *Fureur et Mystère* (Gallimard, 1962), *Les Matinaux* (Gallimard, 1964), et *La Parole en Archipel* (Gallimard, 1962). Précisons également qu'un volume récemment paru, *Trois Coups sous les Arbres* (Gallimard, 1967), regroupe l'ensemble du théâtre et des arguments de ballet<sup>2</sup>.

Nous voudrions analyser ici deux autres livres de René Char, dont l'un, *Commune Présence* (Gallimard, 1964), est une présentation de poèmes choisis (le choix ayant été effectué par l'auteur lui-même) accompagnée d'une préface de Georges Blin, et l'autre, *Recherche de la Base et du Sommet* (Gallimard, 1965), la réédition d'un ouvrage publié en 1955, mais entièrement refondue, et augmentée, comme on le verra plus loin, de textes nombreux et importants. Etant entendu que nous ne voudrions pas ici proposer rien qui ressemble à une explication de texte, mais simplement exposer cursivement le contenu propre des deux ouvrages et en quoi ils peuvent différer des autres livres de René Char.

\* \* \*

*Commune Présence* est un choix de poèmes, en fait la cinquième anthologie de René Char parue en France<sup>3</sup>. Ce choix présente des poèmes pris dans l'ensemble de l'œuvre publiée de René Char, depuis *Le Marteau sans Maître* jusqu'à *La Parole en Archipel*; il comprend également la version définitive de *Lettera Amorosa*, très différente de la première version; il contient enfin 12 poèmes d'un recueil publié ultérieurement, *Retour Amont* (Gallimard, 1966). Bien que l'éventail de ce choix recouvre historiquement toute l'œuvre poétique de René Char (*Feuillets d'Hypnos* mis à part), nous ne sommes pas conviés ici à un examen des poèmes dans l'ordre chronologique dans lequel ils ont été écrits; en effet, le recueil a ceci de particulier que les poèmes n'ont pas seulement été choisis par l'auteur, mais encore groupés par lui en thèmes.

Ces thèmes, au nombre de 8, ont pour nom, dans l'ordre: *Cette fumée qui nous portait*, *Battre tout bas*, *Haine du peu d'amour*, *Lettera Amorosa*, *L'amitié se succède*, *Les frères de mémoire*, *L'écarlate*, *Vallée close*. Les poèmes réunis sous ces thèmes respectifs, toute chronologie étant brouillée, nous sont présentés non plus successivement comme il est d'usage, mais en quelque sorte simultanément. D'une telle confrontation de poèmes entre eux par la volonté de leur auteur, il n'y a pas, croyons-nous, d'exemple antérieur, aussi loin que l'on re-

monte dans nos lettres. Elle jette l'ensemble de l'œuvre sous une lumière très vraie qui en dégage au mieux les structures: l'existence de thèmes, la permanence de ces thèmes tout au long de trente-cinq années de création poétique, les différences fondamentales dans l'expression de ces thèmes d'une époque à l'autre, et, par-dessus tout, l'unité presque stupéfiante de l'œuvre, au point que l'on n'en peut détacher pour examen l'un des éléments sans qu'immédiatement tous les autres accourent, chacun n'étant que la partie inséparable d'un tout (ce qui rend incomplet et le plus souvent vain tout commentaire, à commencer par le nôtre). Une telle présentation favorise l'approfondissement de notre réflexion.

En effet, si compact, si difficilement pénétrable peut sembler à certains lecteurs, vu d'en bas, le massif de l'œuvre d'un grand poète, *Commune Présence*, qui permet en somme une vue d'en haut et dégage des voies de pénétration, ne laisse plus d'excuses à ces lecteurs-ci, et fournit s'il en était besoin à d'autres lecteurs, plus continuellement attentifs et pénétrants ceux-là, une confirmation: les poèmes de Char sont, respectivement et aussi tout à la fois, des poèmes de révolte, des poèmes d'amitié, des poèmes pour reconnaître les grands anciens et les grands contemporains, des poèmes d'amour, des poèmes du mystère poétique. Il faut donc souligner que les voies tirées par *Commune Présence* ne sont parallèles que pour les besoins du choix; dans les poèmes, les choses ne sont pas si simples, il leur arrive de se croiser. Dans tous les cas, ce sont des voies praticables. Ainsi par exemple, si l'on veut suivre l'itinéraire d'un poète, on découvrira chez René Char, dans l'expression constante de l'amour, les états successifs suivants: *Tu ouvres les yeux*<sup>4</sup> (p. 76), *Dehors la nuit est gouvernée*<sup>5</sup> (p. 77), *L'amoureuse en secret*<sup>6</sup> (p. 84), *Allé-giance*<sup>7</sup> (p. 93), *Le visage nuptial*<sup>7</sup> (p. 97), *Evadné*<sup>7</sup> (p. 101), *Sadé*<sup>4</sup> (p. 111), *Allée du confident*<sup>8</sup> (p. 117), *Invitation*<sup>9</sup> (p. 122), *La chambre dans l'espace*<sup>9</sup> (p. 124), *Nous tombons*<sup>9</sup> (p. 125), *L'avenir non prédit*<sup>9</sup> (p. 129), *Eros suspendu*<sup>9</sup> (p. 131)... Tous ces poèmes sont réunis sous le thème *Haine du peu d'amour* qu'ils illustrent effectivement. Mais le style en est tel, que, sans avoir besoin de se reporter à la

table des matières, on les replacera aisément dans l'œuvre de Char: ils nous indiquent d'eux-mêmes à quelle période de la vie du poète ils ont été composés, ou, si l'on préfère, à quel recueil ils appartiennent. — Tant il est vrai qu'un poème de Char est datable à l'intérieur de son œuvre; nous nous efforcerons de le montrer plus loin. — Dans l'immédiat, on doit constater ceci: à lire *Haine du peu d'amour*, on s'aperçoit que, du début à l'état actuel de son œuvre, René Char n'a jamais cessé d'écrire des poèmes d'amour, et qu'il n'a jamais écrit les mêmes poèmes d'amour. Si maintenant nous lisons, thème après thème, l'ensemble de *Commune Présence*, nous sommes conduits à étendre notre constatation, à savoir que chacun des thèmes, que René Char considère lui-même (et nous avec lui) comme les principaux de son œuvre, s'illustre par des poèmes qui vont des plus anciens aux plus récents qu'il ait écrits, mais avec de capitales différences de style sans lesquelles il ne saurait y avoir d'œuvre vivante ni de création durable.

Complémentairement à cette permanence que nous venons d'indiquer, des thèmes tout au long de l'œuvre, il convient de souligner leur interpénétration dans les poèmes. Chaque poème est en effet susceptible de mettre en jeu plusieurs des thèmes. *Nous tombons* par exemple (*Haine du peu d'amour*) ne pourrait-il aussi bien trouver place dans *L'écarlate*? *Débris mortels et Mozart* (*Les frères de mémoire*) dans *Haine du peu d'amour* ou dans *L'écarlate*? *L'oiseau spirituel* (*Les frères de mémoire*) dans *Vallée close*? Et ainsi de suite. De nombreux poèmes de *L'écarlate* pourraient faire partie de *Vallée close* et inversement. De même bien des poèmes de *Cette fumée qui nous portait* pourraient, quant au thème désigné, s'échanger avec certains de *Battre tout bas*. C'est en ce sens que nous écrivions plus haut: les poèmes de René Char sont respectivement et tout à la fois des poèmes d'amour, de révolte, du mystère poétique... Est-il faux de dire que le tout d'un poète est toujours présent par force dans son poème<sup>10</sup>? Résumons-nous: ce que *Commune Présence* met en évidence dans la durée de cette œuvre, c'est l'identité des thèmes d'un recueil à l'autre, leur intrication chaque fois différente à l'intérieur du

poème selon que triomphera l'amour ou la révolte (nous schématisons) ou que s'imposera la «promotion», selon le mot de Char<sup>11</sup>, du mystère poétique; d'un recueil à l'autre, également, nous saisissons les différences de ton, à travers lesquelles il sera aisé de découvrir des transitions. Car ce que *Commune Présence* met en évidence, c'est l'unité de l'œuvre de René Char. *Commune Présence* est donc un livre qui autorise de lui-même une réflexion non plus seulement sur tel ou tel poème pris en particulier ou comparé à un autre, pas seulement non plus sur tel ou tel recueil analysé séparément, mais bien sur l'ensemble de l'œuvre envisagée dans ce que Georges Blin nomme excellemment sa «suite inexorable» (p. XIX de la préface).

Qu'est-ce donc alors qui rend possible cette permanente intrication des mêmes thèmes, qui assure cette continuité faite d'une monotonie splendide autant que d'infinies et chaque fois décisives variations? L'unité de l'œuvre de Char se retrouve à toutes les étapes qui constituent cette œuvre. L'unité, d'abord, des poèmes entre eux à l'intérieur d'un recueil, qui fait que chaque recueil forme un tout organique, bien distinct des recueils qui précèdent ou suivent, probablement parce que les poèmes qui le constituent appartiennent tous à «une même période absolue, ou, si l'on veut, métaphysique», selon une formule de Cesare Pavese<sup>12</sup>. C'est une telle unité qui lie si étroitement entre eux par exemple les poèmes de *Retour Amont*; c'est encore elle qui donne la clef du *Marteau sans Maître* (elle «tourne dans la réalité pressentie des années 1937-1944»<sup>13</sup>). Une appartenance de cette sorte, gage d'unité, différencie la «suite de chansons qui nous flanquent [...] Pièces [...] d'un coloris clément»<sup>14</sup> des *Matinaux*, livre de court repos, différencie donc *Les Matinaux* du livre de la nuit où «les atroces performances psychiques» sont portées à leur paroxysme, comme le note Jacques Dupin<sup>15</sup> à propos de *Dehors la Nuit est Gouvernée*.

Les poèmes de Char sont, nous l'avons déjà noté, datables à l'intérieur de l'œuvre (datable, un poème l'est de lui-même, tout poème étant littéralement un poème de circonstances). Expliquons-nous: il nous semble que c'est la vie d'un poète

qui impose à l'œuvre son contenu donc son style, la forme et le fond qui ne sont jamais séparables. Tout recueil d'un vrai poète ne sera alors que l'expression, directe bien qu'alchimique, d'une période donnée de son bonheur et de son tourment vécus. René Char, plus particulièrement que tout autre (c'est bien vu par Blin, p. IX de la préface), reste «le successif contemporain de la réalité». Ainsi, ce qui permet de situer un recueil de Char par rapport au reste de l'œuvre est aussi ce qui établit un chemin d'un recueil à l'autre, la genèse qui permet de passer naturellement des poèmes d'amour de *Dehors la Nuit est Gouvernée* à ceux du *Visage Nuptial*<sup>16</sup>; on passera également de la réalité pressentie des années 1937-1944 (*Le Marteau sans Maître*) à la réalité identifiée, et vécue comme combat implacable, de ces mêmes années: ce sont les «poèmes pour vaincre», les textes de *L'avant-monde* dans *Seuls Demeurent*, ceux de *Feuillets d'Hypnos*, ceux de *Les Loyaux Adversaires*. Le mouvement d'une œuvre, son authenticité, sa nécessité et sa profondeur même sont assurés quand c'est la vie qui la nourrit; imposant aux recueils leurs particularités, c'est elle aussi qui fournit la transition et tisse le lien de l'un à l'autre. Dans le cas de René Char, la sous-jacence permanente d'une vie aussi puissamment orientée procure à l'œuvre poétique l'unité sans égale dont *Commune Présence* témoigne<sup>17</sup>.

Nous dirons donc que, de cette poésie si perpétuellement creusante, dont la vie est l'épine dorsale, *Commune Présence* nous propose une interprétation fidèle, s'il est vrai, comme l'écrit Heidegger<sup>18</sup>, que «la seule interprétation fidèle de son art, c'est l'artiste lui-même qui nous en fait don par l'accomplissement de son œuvre dans le presque rien du tout simple».

\* \* \*

Notre époque entre toutes aime adosser une œuvre à un homme. Une exceptionnelle occasion de le faire (qui n'a jamais encore été saisie, nous verrons plus loin pourquoi) nous est offerte avec *Recherche de la Base et du Sommet*. Bien qu'il s'agisse d'une réédition, ce livre mérite à plus d'un titre que

l'on s'y arrête. Il est en effet entièrement remanié par rapport à sa première édition de 1955; d'autre part, on y a inséré de nouveaux textes dont certains sont totalement inédits et dont les autres paraissent pour la première fois en volume. Cette nouvelle édition est désormais divisée en quatre parties: *Pauvreté et Privilège*, où sont réunies principalement les pages qui concernent la résistance au nazisme, à ses prémisses et à ses séquelles, ainsi que la position de l'auteur par rapport au surréalisme; *Alliés Substantiels*, où sont recueillis les textes du poète relatifs aux peintres; *La Conversation Souveraine*, au fil de laquelle René Char acquitte ses dettes envers ses «ascendants» et ses contemporains, où place est faite également à de plus jeunes poètes, et qui se termine par un texte de la portée la plus générale; *A une Sérénité Crispée* enfin, recueil d'aphorismes dont une deuxième version nous est donnée ici. Un tel ensemble n'est pas sans impressionner. Relisons-le page après page.

Dans *Pauvreté et Privilège* d'abord, nous trouvons, sans passer, comme dans *Commune Présence*, par le détour de poèmes, la relation, sur le mode de la première personne, de l'engagement d'un homme et de ce qui a suivi cet engagement, une fois passée la phase aigue de l'épreuve: ce qui a suivi ne ressemble en rien à un désintéressement quelconque, à un désengagement. Simplement les leçons de l'expérience sont tirées et conduisent à un nouveau complexe de rapports entre l'homme et la vie, à un engagement d'une trame différente. Quelques remarques s'imposent. Prenons bien garde que l'on ne saurait en aucun cas parler, à propos de René Char, de littérature engagée au sens où l'entend la gauche européenne, représentée par ses écrivains et ses artistes, ses critiques, ses hommes politiques. La gauche ainsi que la droite. On parlera par contre à juste titre, et comme d'un cas littéraire unique, d'un écrivain engagé à fond, moralement et physiquement, dans les combats d'hommes luttant pour leur liberté contre le déferlement du nazisme. Cause première ou état de fait, cet homme est un poète.

Une courte parenthèse sociologique, loin d'être vaine ici, nous aidera à situer la position de Char et de son œuvre en ce temps. Quelles furent les activités de la gent littéraire française de 1939 à 1945 (la gent littéraire, cette frange de notre société qui, étrangement, en toutes circonstances, garde la plume à la main comme d'autres ne perdent pas le nord)? Certains écrivains, franchement fascistes, ont témoigné pendant toutes ces années d'une fidélité au nazisme souvent non exempte de courage et de conviction. D'autres sont habilement passés d'un actif extrémisme de droite à un gaullisme ou à un communisme bien opportuns (favorisés en cela par les gaullistes et les communistes eux-mêmes). Passons sur les pétainistes fuyants et autres profiteurs qui se manifestent politiquement peu quand il y a danger. La majorité des écrivains communistes orthodoxes a été, sur ordres, d'abord germanophile puis germanophobe et patriotarde. Parmi les écrivains antifascistes de cœur, pas mal ont adopté la solution de l'exil; d'autres ont pratiqué une résistance toute littéraire; au mieux, ils se sont faits les chantres d'un combat qu'ils ne vivaient pas, d'où le caractère convenu, inauthentique et froid de leurs textes. Le commun dénominateur de ces écrivains de tout bord a été la publication ininterrompue de textes, clandestins ou non; la vie littéraire n'a pas cessé dans la France de ces années-là. Qui, parmi eux tous et particulièrement ceux dont l'étiquette était, et est encore, l'antifacisme, qui a pris les armes? Bien peu, disons-le sans intention de blâme.

Au cœur de cette situation qui nous est commentée dans *Pauvreté et Privilège*, à quoi le poète René Char a-t-il été naturellement conduit? A la résistance armée. Est-ce à dire que toute création poétique fut interrompue? Non pas<sup>19</sup>. Quelle sorte d'œuvre un poète qui peut dire, comme Nietzsche: «J'ai toujours mis dans mes écrits toute ma vie et toute ma personne. J'ignore ce que peuvent être des problèmes purement intellectuels»<sup>20</sup>, quelle sorte d'œuvre un poète responsable de maquis va-t-il nous donner? Des poèmes aussi essentiellement poèmes que ceux de Rimbaud, des poèmes d'une élaboration aussi complexe que ceux de Mallarmé, et en même temps quelque chose comme une chronique. Les recueils de ces années-là ont

pour nom *Seuls Demeurent, Feuilletts d'Hypnos, Les Loyaux Adversaires*. René Char, acteur «à la langue coupée» (p. 30), n'en a publié aucun avant la libération du pays. Notons que ce sont les plus beaux textes issus de la résistance française, les seuls où soit sensible le poids bien spécifique du vivre des années d'alors. Rien d'étonnant, dirons-nous, Char était un des rares à savoir de quoi il parlait. Et ces poèmes ne peuvent détenir autant de beauté que parce que leur auteur avait pris les armes. «Certes, il faut écrire des poèmes, tracer avec de l'encre silencieuse la fureur et les sanglots de notre humeur mortelle,» confie Char à Francis Curel en 1941 (*Recherche de la Base et du Sommet* p. 11), «mais tout ne doit pas se borner là. Ce serait dérisoirement insuffisant.»

Les premiers textes de *Recherche de la Base et du Sommet* témoignent donc, tombé le voile du poème, de la courbe que peut décrire la trajectoire d'une vie d'homme. On a contraint le poète à devenir «un monstre de justice et d'intolérance, un simplificateur claquemuré,» (p. 11). Et «Ce n'est pas moi qui ai simplifié les choses, mais les choses horribles m'ont rendu simple» (p. 37). Soit; mais même au plus fort de la lutte, alors qu'il reste si peu de place, semble-t-il, pour la réflexion, Char n'a jamais cessé d'écarter les excès de la simplification et d'exercer sa clairvoyance. La Libération venue, quelle attitude adopter? Plus exactement, à quoi ces nouvelles données de la vie vont-elles le contraindre? «Nous sommes partisans, après l'incendie, d'effacer les traces, de murer le labyrinthe et de relever le civisme.» (p. 16). Pour lui-même, «refus d'accabler autrui dans le dialogue quotidien retrouvé, décision tenue enfin d'opposer la lucidité au bien-être, l'état naturel aux honneurs,» (p. 14). Et, dans *A une Sérénité Crispée*, René Char dit encore: «Epreuves qui montrent aberrante la récompense.» (p. 128). Le même mouvement, notons-le bien, absolument le même, a précipité Char en 1940 au cœur de la résistance armée et l'a conduit en 1945 à gravir «un degré pour bien marquer les différences» (p. 17). Le même mouvement qui exigeait que tous les risques fussent pris pour étouffer le monstre, faire table rase de ses œuvres, implore maintenant de reconstruire, de redonner possibilité de

vie, de «remettre sur la pente nécessaire les milliers de ruisseaux qui rafraîchissent et dissipent la fièvre des hommes» (p. 17).

Au fil de ces pages que nous voudrions tant contribuer à faire lire et méditer, dans la description de la situation qui fut celle de la France pendant la Résistance et à la Libération, Char fait preuve d'une constante aptitude de pensée et d'expression pour passer d'un cas humain particulier, le sien, à des jugements généraux porteurs de principes à la fois les plus lucides et surtout les mieux susceptibles d'étayer la vie et de relancer l'action des hommes de son pays dans les années à venir. Il n'y a pourtant, dans *Pauvreté et Privilège*, de phrase pour aucune politique. Communistes, gaullistes n'y peuvent rien glaner, pas plus que les partisans de quelque autre rassemblement. Ce n'est pas non plus du tout un livre d'anarchiste. Ce n'est pas un livre de justicier; ce n'est pas enfin un livre de moraliste (comme d'aucuns aimeraient pouvoir rattacher Char à cette tradition bien française!). C'est un livre de mise en garde, qui cherche à préserver ce qui peut et doit l'être, et à reconstruire, un livre du temps présent pour le temps présent. Surtout, c'est le livre d'un irréductible et il ne s'adresse qu'à d'autres irréductibles comme notre époque n'en souhaite pas, bien qu'elle en ait plus que jamais besoin. La commune mesure ici est vraiment «blessée», blessée à mort. Peut-être est-ce là la raison pour laquelle on parle si peu de *Recherche de la Base et du Sommet*, alors que les autres ouvrages de Char sont abondamment commentés et critiqués dans les revues et les journaux. Parce que cette fois on ne peut plus éluder certaines questions, certaines comparaisons. Parce que ce livre oblige à reconsidérer les problèmes de la responsabilité d'un écrivain par rapport aux mots et par rapport aux lecteurs; les problèmes de l'authenticité d'une œuvre quant à ce qui doit la nourrir. Il pose à l'œuvre, à celles du passé, du présent et de l'avenir, certaines conditions sine quibus non; il impose à ses contemporains une unité de mesure qui ne leur fait pas la vie facile. Il balaye une fois pour toutes les attermoissements sur l'engagement, l'écrivain au service d'une cause, l'écrivain dans sa tour d'ivoire, toutes notions par lesquelles

on tente d'étouffer le vrai débat que *Recherche de la Base et du Sommet*, ce livre de bâtisseur, propulse sur l'avant-scène : à savoir qu'une œuvre authentique ne se nourrit pas d'une adhésion superficielle à quelques idées ou d'un voyage de l'imagination, mais bien seulement d'une vie vécue et de l'engagement, le seul qui devrait avoir cours en littérature, dans un vrai drame personnel. Engagement dont on est plus souvent la victime que le bénéficiaire. Ne nous est-il pas dit dans *A une Sérénité Crispée* : «La souveraineté obtenue par l'absence dans chacun de nous d'un drame personnel, voilà le leurre.» (p. 123)? Mais qui, nous demandons qui, est prêt à payer de ce prix la parole écrite?

Poursuivons notre lecture des textes : passés ceux qui ont trait à la Résistance proprement dite, on s'arrêtera (p. 32) à cette constatation déchirante : «Ce qui suscita notre révolte, notre horreur, se trouve à nouveau là, réparti, intact et subordonné, prêt à l'attaque, à la mort. Seule la forme de la riposte restera à découvrir». Ces lignes datent de 1951<sup>21</sup>, mais dès 1944 le poète avait discerné (p. 25) «Dans la rapide succession des espoirs et des déceptions [...] qui ont jalonné ces quarantes dernières années [...] la marque d'une fatalité maligne [...] comme si elle avait pour mission d'interdire tout changement autre que superficiel dans la condition profonde des hommes.» René Char, qui a toujours redouté que le nazisme ne devînt une tradition, semble se confronter chaque jour depuis la Libération — les textes de ce livre ainsi que les poèmes et les recueils d'aphorismes en font foi —, avec cette terrible certitude : non seulement, d'une part, tout est à recommencer, mais encore, d'autre part, ce que les hommes ont coutume d'appeler le progrès est, tel qu'il est orienté, une régression qui favorise en réalité la diffusion du mal contre lequel le poète avait bandé ses forces pendant cinq ans, avec la nuance que, cette fois, la résistance armée de ces cinq années ne convient plus. Face à une telle réalité, René Char répond en rendant plus aiguë et chaleureuse que jamais l'attention qu'il porte à la vie humaine et à l'instant présent; il répond en affirmant, dans la récitation d'une *Prière rogue* (p. 19), la nécessité d'une révolte toujours nouvelle, révolte

dont le maintien est assuré par la vérité poétique «constamment aux prises, elle, avec l'imposture, et indéfiniment révolutionnaire» (p. 35). Il répond par un acte de foi motivé en la poésie: «La parole soulève plus de terre que le fossoyeur ne le peut.» (p. 33). Au cœur de cette fatalité, le poète ne peut qu'être «hésitant dans son diagnostic et le traitement des maux de l'homme de son temps»; le poète, qui refuse le profit d'être poète, «doit accepter le risque que sa lucidité soit jugée dangereuse» nous est-il déclaré dans *Bandeau de Fureur et Mystère* (p. 33-34)<sup>22</sup>. C'est donc une situation sans confort qu'il revendique, en tout point analogue à celle du résistant (le poète est d'ailleurs, d'un bout à l'autre de *Recherche de la Base et du Sommet* et à travers toute l'œuvre de Char, un Résistant<sup>23</sup>), mais sans espoir, elle, de salut.

Après avoir posé à ses confrères, et plus largement à ses contemporains, la question, cruciale bien qu'extraordinairement anachronique: *Y a-t-il des incompatibilités?* (p. 36 du livre)<sup>24</sup>, question éludée par tous aujourd'hui, René Char en vient, avec une sincérité sans exemple, pour se situer à ses yeux, aux nôtres, et se juger, à prendre vis-à-vis de lui-même la distance la plus noble qui soit; il le fait dans deux textes, *La lettre hors commerce* et *Le mariage d'un esprit de vingt ans...* (ce dernier jusqu'alors inédit en France). «Où en suis-je aujourd'hui?» s'interroge le poète (p. 37). «Ma part la plus active est devenue... l'absence.» répond-il (p. 38)<sup>25</sup>. Il ne faut voir, dans cet aveu à André Breton, aucun abandon des positions antérieurement tenues, aucune complaisance à l'égard de soi-même, nulle tendance à étouffer non plus chez autrui l'espoir ni la volonté d'agir et de refaire l'itinéraire douloureux qu'il a lui-même parcouru; simplement la profonde souffrance d'un état. Contrairement à la plupart, Char ne renie aucun des moments de sa vie, et la Résistance pas plus que le Surréalisme. Mais, normalement, interviennent «les mutations conformes à notre nature et au temps» (p. 39). Sur le Surréalisme particulièrement Char s'explique dans ces pages. Et il nous semble que le poète prend plus de champ à cet égard en 1963 qu'en 1947. Sans doute garde-t-il une «affection durable» pour ce mouvement, mais force lui est de constater, d'une

part, que le surréalisme n'a jamais pu, malgré tous ses efforts, mettre à la disposition de l'homme des armes adaptées à la riposte qu'impose l'agression dont il ne cesse d'être la victime; et que, d'autre part, ce que le surréalisme prétendait découvrir par les voies de la poésie n'était pas «découvrable à plusieurs» (p. 39). Les surréalistes étaient «des hommes bien doués, mais incapables de toiser l'universalité du drame» dit d'eux, sans les nommer, René Char dans *Partage Formel* (fragment XXII, in *Fureur et Mystère*, p. 73 de la dernière édition)<sup>26</sup>. «Toiser l'universalité du drame», c'est par excellence ce que tente et réussit la poésie de René Char; mais elle n'y parvient pas par le moyen d'une recherche collective. «la vérité, il ne faut pas craindre de se répéter<sup>27</sup>, est personnelle, stupéfiante et personnelle.» (p. 40).

Parmi les dernières pages de *Pauvreté et Privilège*, il nous faut mentionner un texte, *Madeleine qui veillait* (p. 41)<sup>28</sup>, où nous est relatée la «vérification» d'un poème. Car, contre toute gratuité, un poème est vérifiable. Ce texte, qui commence par raconter avec simplicité et naturel un événement, replace doucement mais d'une manière irréversible la création poétique sur son seul vrai terrain, le réel, et débouche sur des affirmations d'une radicalité inouïe, mais qu'il importe de faire nôtres. Employant, à propos de poèmes, le terme inusité de «coûteux» (p. 42), René Char constate sans surprise que de tels poèmes, nourris de réel passé par les cornues d'un terrible appareil d'alchimie créatrice dont le fonctionnement exige du poète une ascèse de tout l'être, que de tels poèmes donc se vérifient par un nouvel apport de réel, comme s'ils servaient d'appellants; comme s'ils créaient un vide que le réel irait s'empresse de combler. «L'accès d'une couche profonde d'émotion et de vision est propice au surgissement du grand réel. On ne l'atteint pas sans quelque remerciement de l'oracle.» écrit René Char (p. 43); et plus loin: «La réalité noble ne se dérobe pas à qui la rencontre pour l'estimer et non pour l'insulter ou la faire prisonnière. Là est l'unique condition que nous ne sommes pas toujours assez purs pour remplir.» De telles assertions, les plus importantes qui soient concernant les conditions d'avènement d'un poème, son environnement, en un mot la

création poétique, assertions dont d'ailleurs l'ensemble de l'œuvre de Char approfondit le sens, demandent à être méditées. Ne conviendrait-il pas, une grande fois, d'en chercher les conséquences et de les tirer? Le temps n'est-il pas venu d'être pour ou contre, péremptoirement? (il nous semble en effet que l'œuvre de René Char, prise en elle-même et, mieux encore, éclairée par *Recherche de la Base et du Sommet*, rend inviable une partie de ce que l'on tente, en France, de faire passer pour de la poésie.)

Un peu comme Georges Bataille lisant Nietzsche<sup>29</sup>, et le paraphrasant, nous dirons que si, des hauteurs indiquées par ce livre, «l'on ne découvre pas des perspectives neuves, un nouveau monde — rendant l'ancien inhabitable — c'est qu'on passe à côté, qu'on arrange une petite trahison. Passer au travers, en évitant les conséquences — elles sont décisives et pas seulement pour la destinée de l'individu, pour celle en général de l'homme — signifie qu'on n'entend rien, qu'on veut être sourd.» A ceux qui ne veulent pas être aveugles ni sourds, René Char indique les voies d'une pratique de la liberté. «La liberté, c'est de dire la vérité, avec des précautions terribles, sur la route où TOUT se trouve.» (p. 46) Ainsi s'achève *Pauvreté et Privilège*.

*Alliés Substantiels*, la deuxième partie de *Recherche de la Base et du Sommet*, est une suite de textes consacrés à des peintres. Notons que René Char apporte ici sa contribution à une tradition de nos lettres qui semble vouloir que les poètes soient les amateurs les plus attentifs et les mieux éclairés, donc les meilleurs commentateurs des peintres leurs contemporains. Dans cette tradition s'inscrivent notamment, comme on sait, Baudelaire, Mallarmé, Apollinaire, Reverdy, Eluard, et Francis Ponge encore de nos jours. Est-ce le silence de la peinture qui favorise ainsi la parole des poètes? «Votre œuvre étant un tout nommé et accompli, ce qui convient devant elle c'est le silence de la jubilation intérieure que les yeux imperceptiblement accusent. Mais bien à mon insu un déclic s'est produit... La toile du poète! Voici des lignes à son propos, des faits profes-

sionnels.» C'est ainsi que Char s'adresse à Braque (p. 53). Soyons lui reconnaissant de cette appropriation, nous lui devons des textes extrêmes d'acuité.

Qu'on lise tour à tour les pages consacrées à Georges Braque<sup>30</sup> (p. 49 à 59), l'exquise et mallarméenne préciosité du texte sur *Lelia Caetani* (p. 62), les fragments au dernier desquels jaillit, à point nommé, Paul Klee (*Secrets d'Hirondelles*, p. 69), la légèreté d'un allant si bien inspiré de *Dansez Montagnes* (sur Miró, p. 71), la réussite des quatre lignes sur *Francis Picabia* (p. 72), la virtuosité expressive de *Le Coup* (sur Picasso, p. 72), la beauté du poème en vers *Nicolas de Staël* (p. 74) ou du poème en prose *Vieira da Silva* (p. 74), on constatera à chaque occasion que René Char parvient à caractériser au mieux le travail du peintre —, par les moyens les plus indirects, les plus éloignés de ceux de la critique d'art en tant que méthode —, en imposant sa griffe à des textes qui, assez paradoxalement, sont désormais dotés d'une existence presque indépendante des œuvres qui les ont pourtant si particulièrement nourris: pour parler des peintres, Char emprunte en effet non à la matière, mais à la parole. Et ces textes sont des poèmes. — La deuxième partie de ce livre prend fin avec une page sur des sculptures océaniennes, *Nouvelles-Hébrides, Nouvelle-Guinée* (p. 77), dont nous reproduiront l'ultime interrogation: «Dieux, aujourd'hui sans fonction, sans tribu, quel principe nous fait vos captifs? Vous avez cessé de nous protéger et nous nous sommes approchés de vous, vous avez dépensé votre chaleur et notre cœur bat dans votre retranchement, vous êtes devenus silencieux, et nous vous entourons de paroles d'océan.» (p. 78)

Dans la troisième partie de l'ouvrage, *La Conversation Souveraine*, René Char, en acquittant ses dettes, loin de les éteindre, les avive. Ne craignant pas d'étaler sa généalogie, ne refusant jamais — bien au contraire il le souligne — de dire ce qu'il doit ni à qui il le doit, Char abat les cartes. Ou bien alors, dans une très émouvante série de textes d'amitié, le poète rend hommage à ceux de ses contemporains qui lui furent, qui lui sont, les plus proches. Mais, qu'il s'agisse de

*Page d'ascendants pour l'an 1964* (p. 81), du texte sur *Hugo* (p. 92), de *La conservation souveraine* (p. 93), ou des pages à la gloire d'Artaud (p. 82), de Blanchard (p. 83), de Camus (p. 84), de Crevel (p. 85), d'Eluard (p. 87), de Saint-John Perse (p. 106) etc..., avec une pénétration que l'intelligence n'autorise que si les qualités du cœur la secondent, René Char éclaire et organise la très confuse forêt des lettres, taille des allées et dégage les grands arbres. Ainsi, en quelques traits de plume, s'établit la hiérarchie essentielle, et se mettent en place quelques grandes individualités. En même temps, naturellement, nous recueillons des renseignements de première main sur le poète René Char, sa formation, ses vues, comment son intelligence procède dans l'analyse, à quel point sa culture est assimilée et productive; et aussi sur sa fidélité dans l'amitié, sa manière et son art d'accourir s'il s'agit de rendre hommage à ses pairs, son ouverture aux jeunes poètes.

Nous insisterons en outre, bien que très brièvement, sur deux textes particulièrement importants. Le premier est *Héraclite d'Ephèse* (p. 90 du livre). Ici nous ne pouvons que renvoyer les lecteurs à l'adéquat et très éclairant commentaire de Jean Beaufret<sup>31</sup>. Disons complémentaiement que René Char avait de longue date «tiré produit d'Héraclite, l'homme magnétiquement le mieux établi» (p. 113), Héraclite étant, avec Rimbaud et le Lautréamont des *Poésies*, l'un des trois qui, selon Char, «commandent au personnel de la voûte». Les lecteurs de Char n'ignorent pas non plus que les références à Héraclite et aux penseurs présocratiques abondent dans l'œuvre du poète<sup>32</sup>. Mais c'est réellement dans ce texte-ci que la référence à l'Ephésien prend explicitement toute son ampleur par rapport à la lignée des poètes de l'être et à l'œuvre de Char en particulier. Il nous semble en effet qu'il faut lire toute l'œuvre de René Char dans l'optique de ces lignes sur Héraclite; car, ainsi qu'il devait appartenir à Jean Beaufret de le dire, ce que Char tente sans s'expliquer tout au cours de son œuvre, c'est bien le risque d'un dialogue de la poésie avec la pensée, dialogue d'une capitale modernité. Si, en effet, comme l'écrit Beaufret, la parole d'Héraclite «fait éclore le noème à la mesure exacte du poème qu'il porte en lui», ne peut-on en

dire autant de la parole de Char? On le peut: car René Char lui aussi, mais dans un «ajointement moderne», fait sauter «la barrière qui sépare d'une poésie sans pensée une pensée spécialisée en philosophie pour une unité plus haute de la parole». Ne soyons pas surpris alors qu'il ait trouvé devant lui «ces Matinaux de la pensée que furent, à la naissance de la pensée, mais avant tout scission au sein de la parole, les premiers penseurs du monde grec» (c'est toujours Jean Beaufret que nous citons; qu'il nous pardonne de lui faire de si longs emprunts, mais comment dire cela mieux que lui?), et parmi eux Héraclite.

Mais si l'œuvre de Char est dialogue de la poésie avec la pensée, elle est au moins autant dialogue du poète avec la poésie. C'est pourquoi nous retiendrons également de cet ensemble le texte intitulé *Arthur Rimbaud* (p. 97 du livre). Comment le relier au précédent, la phrase suivante nous le dit: «Avant lui (Rimbaud), Héraclite et un peintre, Georges de La Tour, avaient construit et montré quelle Maison entre toutes devait habiter l'homme: à la fois demeure pour le souffle et la méditation.» (p. 102) Ces pages ne sont pas seulement les plus belles, les plus pénétrantes qui aient été écrites sur Rimbaud (aussi bien Char n'est-il pas «fils» de Rimbaud?), elles sont aussi l'expression, en prose, à la fois la plus intensive et la plus extensive du rapport secret que l'œuvre poétique de Char ne cesse par ailleurs «de mûrir et d'énigmatiser», «le rapport du poète avec la poésie elle-même» (J. Beaufret). Mais il convient ici de reprendre, en se les appliquant, quelques lignes sans rémission de René Char (p. 99), et de dire d'un tel texte que, s'il fascine et provoque le commentateur, il le brise aussitôt, quel qu'il soit.

Le dernier texte de *La Conversation Souveraine, Impressions anciennes*<sup>33</sup> (p. 114), paraît résumer les thèmes de *Recherche de la Base et du Sommet*, achever de lui donner son sens et pour ainsi dire couronner le livre. René Char nous y redit, une fois encore, les raisons d'un pessimisme fondamental exempt de tout mépris — «la pensée du pire n'est-elle pas respect d'autrui?» (p. 115) —, qui laisse place à l'espoir, un

espoir «que quelque chose d'imprévisible [...] surgira» (p. 115) mais ce quelque chose ne renversera la situation que momentanément. S'inscrivant à contre-courant du progressisme communiste comme de tous les autres progressismes, Char ne croit pas à l'avènement d'un âge d'or sur terre, quels que soient les procédés mis en œuvre pour y accéder; il croit moins encore au paradis d'après la mort des chrétiens<sup>34</sup>. René Char pense donc que ce sont les contemporains mêmes qu'il faut aider, éclairer, mettre en garde, que c'est plus que jamais le présent qu'il importe de dénouer et de rendre vivable. Toute vie humaine perdue étant perdue pour toujours, les mêmes problèmes se reposant sans cesse, une solution définitive n'existant pas, ce serait soit une fuite inconsciente ou lâche mais dramatique, soit un criminel stratagème politique, que de s'adresser «aux hommes du lointain qui seront — comment n'en pas douter? — aussi malheureux que nous» (p. 116) par dessus la tête et même au mépris des hommes d'aujourd'hui qui ne peuvent, quoi qu'on dise, attendre.

Dans l'optique finale d'*Impressions anciennes, Recherche de la Base et du Sommet* est, — l'accent est cette fois définitif —, un livre de réfractaire requis par le présent, qui décrit en propre «un état de refus incroyable», auquel introduit «une patiente imagination en armes» (p. 116); termes que l'on dirait contradictoires si la vie et l'œuvre de René Char n'étaient précisément là pour en répondre. Enfin, *Recherche de la Base et du Sommet* est, en même temps qu'un dire de reconnaissance à la poésie, un périlleux et motivé acte de foi en elle. La poésie est, «du point de vue de l'équité [...] le monde à sa meilleure place»; et aussi: «Il semble que la poésie, par les voies qu'elle a suivies, par les épreuves qui l'ont rendue concrète, constitue le relais qui permet à l'être blessé de recouvrer des forces neuves et de fraîches raisons» (p. 115)<sup>35</sup>. Faisant, au terme de cette *Recherche de la Base et du Sommet*, un abrupt retour sur soi, Char conclut par une phrase merveilleusement énigmatique et salubre: «Créer: s'exclure. Quel créateur ne meurt pas désespéré? Mais est-on désespéré si l'on est déchiré? Peut-être pas.» (p. 117) Livre d'une recherche tendue, parmi de durs périls, pour de coûteuses con-

quêtes, atroces parce que sans cesse remises en question, *Recherche de la Base et du Sommet* est l'œuvre d'un homme fidèle à sa lucidité. N'est-ce pas cela, TENIR LE PAS GAGNÉ?<sup>36</sup>

DOMINIQUE FOURCADE

#### NOTES

- 1 — Les dates que nous donnons dans cette énumération sont évidemment celles des dernières éditions.
- 2 — On trouvera de plus amples renseignements bibliographiques dans la très importante *Bibliographie des Œuvres de René Char de 1928 à 1963*, due à Pierre-André Benoit (Le Demi Jour, Novembre 1964).
- 3 — Les quatre autres étant: *En Trente Trois Morceaux* (G.L.M., 1956), *Poèmes et Proses Choisis* (Gallimard, 1957), *Sur la Poésie* (G.L.M., 1958), et *Anthologie* (G.L.M., 1960).
- 4 — In *Le Marteau sans Maître* (1<sup>o</sup> édition 1934).
- 5 — In *Dehors la Nuit est Gouvernée* (1<sup>o</sup> édition 1938).
- 6 — In *Les Matinaux* (1<sup>o</sup> édition 1950).
- 7 — In *Fureur et Mystère* (1<sup>o</sup> édition 1948).
- 8 — In *Placard pour un Chemin des Ecoliers* (1<sup>o</sup> édition 1937).
- 9 — In *La Parole en Archipel* (1962).
- 10 — Comme l'écrit Georges Blin dans la Préface de *Commune Présence* (p. VII): «il n'y a (pour Char) de poème qu'anthologique».
- 11 — In la prière d'insérer de *Commune Présence*.
- 12 — In *Le Métier de Vivre* (Gallimard) p. 148.
- 13 — In *Le Marteau sans Maître, Feuilleton pour la 2<sup>o</sup> édition*, p. 13 de la dernière édition.
- 14 — In *Les Matinaux, La sieste Blanche, Mise en Garde*, p. 23 de la dernière édition.
- 15 — In revue *L'Arc*, no. 22, consacré à René Char, article de Jacques Dupin sur *Dehors la Nuit est Gouvernée*, p. 65.
- 16 — Cf. Jacques Dupin, opus cité, p. 68.

- 17 — Georges Blin, dans sa préface à *Commune Présence*, expose très bien cela sous une forme différente quand il parle du «régime du poème en archipel» (p. XVII). Situant l'œuvre entière, d'*Arse-nal à Retour Amont*, dans l'horizon d'un seul et même livre, il estime (p. XIX) que l'on «pourrait aussi concevoir qu'une dialectique de l'archipel se prolonge entre les pièces d'un même recueil, puis entre tous les recueils d'un poète. A ceci près que les intervalles [...] représenteraient [...] l'immersion de l'auteur dans la vie».
- 18 — In *Derrière le Miroir*, no 144-145-146, *Hommage à Georges Braque*, p. 14. Traduction Jean Beaufret (Maeght éditeur, Mai 1964).
- 19 — Pas plus que durant les années 1930-1940 (paroxysme de la lutte des classes, déroulement de la guerre d'Espagne, pressentiments de la réalité des années 1940-1945, ainsi qu'en témoignent *Le Marteau sans Maître*, *Placard pour un Chemin des Ecoliers*, *Dehors la nuit est gouvernée*), et les poèmes de ces années-là hésiteront «entre l'imprécation du supplice et le magnifique amour» (*Le Marteau sans Maître*, *Feuillet pour la deuxième édition*). Mais, alors, publier était licite; le contraire de l'exhibitionnisme et de la résignation.
- 20 — La phrase est citée par René Char (*Recherche de la Base et du Sommet*, p. 84) à propos d'Albert Camus.
- 21 — A ces lignes de 1951, *Heureuse la magie...*, écrites à l'occasion de l'aventure atomique, correspondent d'autres lignes, de 1959, sur l'homme de l'espace. C'est *Aux riverains de la Sorgue*, dans *La Parole en Archipel*, p. 149.
- 22 — Se reporter à ce propos à la réponse de René Char à l'enquête *Faut-il brûler Kafka?* (revue *Action*, 5 juillet 1946), réponse non reprise dans ce volume, où il nous est notamment parlé des «prophètes sans remède — le génie poétique se risque, mais il est mal résolu à guérir — du mal-être et de l'écartèlement de notre époque». — Voir également à ce sujet, dans *A une Sérénité Crispée*, le fragment où il est dit (p. 131 de *Recherche de la Base et du Sommet*): «Les grands prévoyants précèdent un climat, parfois le fixent, mais ne devancent pas les faits. Ils peuvent tout au plus, les déduisant de ce climat, crayonner les contours de leur fantôme, et, s'ils ont scrupule, par anticipation, les flétrir.»
- 23 — Char va jusqu'à écrire (*Recherche de la Base et du Sommet*, p. 31): «Des mots échangés tout bas au lendemain de 1940 s'enfouissaient dans la terre patiente et fertile de la révolte contre l'oppresser et devenaient progressivement des hommes debout...».
- 24 — Cette manière de mettre les pieds dans le plat fut, croyons-nous, assez peu goûtée.
- 25 — Dans le même texte de 1947, René Char déclare: «La permission de disposer, accordée à l'homme, ne peut être qu'infinie.» Il avait déjà revendiqué plus haut (p. 18), dans un texte de 1948, la pos-

- sibilité de «s'éclipser», ajoutant: «Sait-on qu'au delà de sa crainte et de son souci cet être aspire pour son âme à d'indécentes vacances?». On pourra lire plus bas (p. 132), dans un fragment de *A une Sérénité Crispée*, recueil qui date des années 1948-1950, le passage suivant: «Je ne suis pas très éloigné à présent de la ligne d'emboîture et de l'instant final où [...] je vous prierai de m'accorder mon silence et mon congé.»
- 26 — Jerrold B. Lanes (in revue *L'Arc*, no 22, p. 77 et suivantes) montre bien comment, dans *Partage Formel* déjà, «Char tente de préciser l'étendue et les limites de sa dette au surréalisme». Selon nous, certains fragments de *Moulin Premier* même (in *Le Marteau sans Maître*) sont à interpréter dans le sens d'une réserve vis-à-vis des surréalistes ou, plus largement, de certains tenants de la poésie contemporaine, notamment le fragment XLVII.
- 27 — Cf. *Rougeur des Matinaux*, dans *Les Matinaux*, p. 77 de la dernière édition, où Char le dit une première fois.
- 28 — A lire en se reportant au poème *Madeleine à la veilleuse*, in *Fureur et Mystère*, p. 224 de la dernière édition.
- 29 — Cf. l'avant-propos de Georges Bataille à *Memorandum*, choix de textes de Nietzsche.
- 30 — Ce serait en soi la matière d'une étude que de tenter de dégager la part importante de nourriture spirituelle que Char et Braque, par le canal de leurs œuvres respectives, n'ont cessé d'échanger de 1945 à la mort de l'artiste.
- 31 — Cf. le très bel article *L'Entretien sous le marronnier*, in *L'Arc* no 22. On lira également avec grand profit les différents textes de Maurice Blanchot consacrés à René Char.
- 32 — Notamment dans *Partage Formel*, fragments IX et XVII (in *Fureur et Mystère*), et également p. 33, 82, 102 de *Recherche de la Base et du Sommet*. Encore dans *A une Sérénité Crispée*, p. 127 de *Recherche de la Base et du Sommet*. Signalons aussi que, depuis sa deuxième édition (1945), *Le Marteau sans Maître* est placé sous le signe des présocratiques.
- 33 — Disons d'emblée que ce n'est pas un hasard si le nom de Martin Heidegger est inscrit en tête de ce texte. Heidegger est en effet le penseur qui aura, notamment, rouvert un dialogue depuis longtemps tu, celui de la pensée avec la poésie. Il est aussi, et peut-être par ce fait même, l'un de ces «sauveteurs aberrants», en qui Char se plaît à reconnaître son contemporain.
- 34 — Le principe, tout-puissant aujourd'hui dans la conduite des affaires humaines, selon lequel la fin justifie les moyens, René Char le récuse et considère qu'il est le plus nuisible, le plus propre précisément à rendre inopérants de vrais principes, autrement moins maniables ceux-là, sans lesquels toute société humaine va vers le pire. Cf. *L'Age Cassant*, fragment XXIV.

- 35 — Notons que la poésie semble être envisagée ici, mais dans un sens qu'il ne faut confondre ni avec les déclarations de Lautréamont, ni avec les tentatives des surréalistes, non plus seulement comme un moyen de salut individuel, mais presque comme une possibilité de recours collectif, une thérapeutique, un levier. Il s'agit non pas tant de dire que tous peuvent être poètes, mais au moins que tous peuvent écouter la leçon de la poésie et s'en nourrir, s'en étayer.
- 36 — Nous ne parlerons pas en détail de *A une Sérénité Crispée*. C'est la deuxième version d'un recueil d'aphorismes paru en 1951. Un *Préliminaire* de 1963 (p. 121) situe bien ces aphorismes dans le ton de scrupule, de détresse lucide et d'espoir malgré tout, qui caractérise *Recherche de la Base et du Sommet*, contribuant ainsi à l'unité du livre. Remarquons en ce sens que l'on pourrait détacher de nombreux fragments en forme d'aphorismes de bien des textes que nous venons de tenter d'analyser, et les insérer dans *A une Sérénité Crispée*; et, inversement, beaucoup des courtes phrases de ce recueil éclairent et complètent la pensée des textes précédents, dans lesquels ils pourraient tout aussi bien figurer. Mais, procéder par aphorismes, n'est-ce pas précisément tenter de délimiter les contours d'un horizon mental, les limites d'un débat, la base et le sommet d'une recherche ?